

Zones de flou

Le réveil sonne tôt, il est 6h35. Immédiatement je me dis « plus que quelques semaines avant la fin du gymnase ». Sans savoir si cette pensée me réjouit ou me rend triste, je me lève avec peine, la tête encore embuée par le sommeil.

7h10, je sors de la ferme familiale pour rejoindre le bistro du village et son arrêt de bus. Laura et Ben sont installés sur les marches, Valérie surgit du côté du bâtiment. Elle s'y réfugie pour fumer en cachette. La clandestine s'installe à côté de nous sur le perron du café, l'odeur qu'elle dégage est forte, elle me dégoûte. Face à nous, la rue est recouverte d'un léger brouillard, ou peut-être est-ce simplement les dernières volutes de fumée qui peinent à se dissiper.

Coup d'œil à ma montre, 7h45. Les cours débutent bientôt. Je me retourne, des groupes d'étudiants se forment le long de la rue pentue et ouatée de brume qui mène au gymnase. J'aperçois Valérie qui tire avec peine sur le filtre de sa cigarette. Dans l'effort, elle crapote.

7h55, 8h45, les sonneries sont régulières, les cours se succèdent. Nous sommes réputés pour être une classe soudée et studieuse. Durant la pause, je rejoins les garçons avec lesquels je traîne en ce moment. Pour se saluer, on se tape dans la main avant de faire s'entrechoquer les phalanges de nos poings fermés. J'aime ce petit rituel, il me fait appartenir à quelque chose. Valérie vient quémander une cigarette à S. Mon regard s'accroche à son sourire alors qu'il lui tend une clope. Elle le remercie d'une bise sur la joue. J'ai l'impression d'entendre les poils de sa barbe se dresser. Avec S. nous échangeons quelques mots sur les examens qui approchent. Il me propose de manger ensemble à midi, il a besoin d'aide pour sa dissertation. Si j'avais de la barbe, je suis sûr qu'il l'entendrait frémir. Si j'avais une barbe, il ne me verrait pas rougir quand j'accepte. La fin de ma réponse est interrompue par la sonnerie. 9h55, tu me sauves.

J'essaie d'être détaché à midi alors que S. m'avoue qu'il aimerait proposer un cinéma à Valérie. Je mentionne un bruit de couloir : il paraît que Ben est à fond sur elle. C'est une pure invention. Il hausse les épaules, entre déception et résignation. Le repas terminé, on sort prendre un café sur la terrasse. Le brouillard s'est dissipé mais l'atmosphère est remplie par la fumée de ses expirations de Marlboro. Je ne sais pas si je préférerais être la cigarette au coin de ses lèvres ou le tabac brûlé qui quitte sa bouche en formant des arabesques.

Je passe l'après-midi avec l'impression étrangement agréable que le col de mon t-shirt est imprégné par l'odeur de nicotine. Je n'arrive pas à me concentrer. Le bus de 16h55 me ramène à la maison bredouille, j'espérais croiser S. sur le chemin de la gare. Déçu, j'allume l'ordinateur. Sur l'écran, le premier message de K. Je ne le sais pas encore mais débute alors le dernier été de mon adolescence.

Robin Corminboeuf